

Cependant il se calma, après avoir embrassé une vingtième fois Hatteras et Altamont.

“Et maintenant, dit-il, à l'ouvrage, à l'ouvrage ! Puisque je n'ai été bon à rien comme chasseur, utilisons mes autres talents.”

Et il se mit en train de dépecer le bœuf, qu'il appelait “le bœuf de la réconciliation,” mais si adroitement, qu'il ressemblait à un chirurgien pratiquant une autopsie délicate.

Ses deux compagnons le regardaient en souriant. Au bout de quelques minutes, l'adroite praticien eut retiré du corps de l'animal une centaine de livres de chair appétissante ; il en fit trois parts, dont chacun se chargea, et l'on reprit la route de Fort-Providence.

À dix heures du soir, les chasseurs, marchant dans les rayons obliques du soleil, atteignirent Doctor's-House, où Johnson et Bell leur avaient préparé un bon repas.

Mais, avant de se mettre à table, le docteur s'était écrié d'une voix triomphante, en montrant ses deux compagnons de chasse :

“Mon vieux Johnson, j'avais emmené avec moi un Anglais et un Américain, n'est-il pas vrai ?”

—Oui, monsieur Clawbonny, répondit le maître d'équipage.

—Eh bien, je ramène deux frères.” Les marins tendirent joyeusement la main à Altamont ; le docteur leur raconta ce qu'avait fait le capitaine américain pour le capitaine anglais, et, cette nuit-là, la maison de neige abrita cinq hommes parfaitement heureux.

CHAPITRE XVIII.—LES DERNIERS PRÉPARATIFS

Le lendemain, le temps changea ; il y eut un retour au froid ; la neige, la pluie et les tourbillons se succédèrent pendant plusieurs jours.

Bell avait terminé sa chaloupe ; elle répondait parfaitement au but qu'elle devait remplir ; pontée en partie, haute de bord, elle pouvait tenir la mer par un gros temps, avec sa misaine et son foc ; sa légèreté lui permettait d'être halée sur le traîneau sans peser trop à l'attelage de chiens.

Enfin, un changement d'une haute importance pour les hiverniers se préparait dans l'état du bassin polaire. Les glaces commençaient à s'ébranler au milieu de la baie ; les plus hautes, incessamment minées par les chocs, ne demandaient qu'une tempête assez forte pour s'arracher du rivage et former des ice-bergs mobiles. Cependant Hatteras ne voulut pas attendre la dislocation du champ de glace pour commencer son excursion. Puisque le voyage devait se faire par terre, peu lui importait que la mer fût libre ou non ; il fixa donc le départ au 25 juin ; d'ici là, tous les préparatifs pouvaient être entièrement terminés. Johnson et Bell s'occupèrent de remettre le traîneau en parfait état ; les châssis furent renforcés et les patins refaits à neuf. Les voyageurs comptaient profiter pour leur excursion de ces quelques semaines de beau temps que la nature accorde aux contrées hyperboréennes. Les souffrances seraient donc moins cruelles à affronter, les obstacles plus faciles à vaincre.

Quelques jours avant le départ, le 20 juin, les glaces laissèrent entre elles quelques passes libres dont on profita pour essayer la chaloupe dans une promenade jusqu'au cap Washington. La mer n'était pas absolument dégelée, il s'en fallait ; mais enfin elle ne présentait plus une surface solide, et l'itinéraire était impossible de tenter à pied une excursion à travers les ice-fields rompus.

Cette demi-journée de navigation permit d'apprécier les bonnes qualités nautiques de la chaloupe.

Pendant leur retour, les navigateurs furent témoins d'un incident curieux. Ce fut la chasse d'un phoque faite par un ours gigantesque ; celui-ci était heureusement trop occupé pour apercevoir la chaloupe, car il n'eût pas manqué de se mettre à sa poursuite ; il se tenait à l'affût auprès d'une crevasse de l'ice-field, par laquelle le phoque avait évidemment plongé. L'ours était donc sa réapparition avec la patience d'un chasseur ou plutôt d'un pêcheur, car il pêchait véritablement. Il guettait en silence ; il ne remuait pas ; il ne donnait aucun signe de vie.

Mais, tout d'un coup, la surface du trou vint à s'agiter ; l'animal remonta pour respirer ; l'ours se coucha tout de son long sur le champ glacé et arrondit ses deux pattes autour de la crevasse.

Un instant après, le phoque apparut, la tête hors de l'eau ; mais il n'eût pas le temps de l'y replonger ; les pattes de l'ours, comme des tentacules par un ressort, se rejoignirent, étreignirent l'animal avec une irrésistible vigueur, et l'enlevèrent hors de son élément de prédilection.

Ce fut une lutte rapide ; le phoque se débattit pendant quelques secondes, et fut étouffé sur la poitrine de son gigantesque adversaire ; celui-ci, l'emportant sans peine, bien qu'il fût d'une grande taille, et sautant légèrement d'un glayon à l'autre jusqu'à la terre ferme, disparut avec sa proie.

“Bon voyage ! lui cria Johnson ; cet ours-là a un peu trop de pattes à sa disposition.”

La chaloupe regagna bientôt la petite anse que Bell lui avait ménagée entre les glaces.

Quatre jours séparaient encore Hatteras et ses compagnons du moment fixé pour le départ. Hatteras pressait les derniers préparatifs ; il avait hâte de quitter cette Nouvelle-Amérique, cette terre qui n'était pas sienne, et qu'il n'avait pas nommée ; il ne se sentait pas chez lui.

Le 22 juin, on commença à transporter sur le

traîneau les effets de campement, la tente et les provisions. Les voyageurs emportaient deux cents livres de viande salée, trois caisses de légumes et de viandes conservées, cinquante livres de saumure et de lime-juice, cinq quarts de farine (1), des paquets de cresson et de cochléaria, fournis par les plantations du docteur ; en y ajoutant deux cents livres de poudre, les instruments, les armes et les menus bagages, en y comprenant la chaloupe, l'Halket-Boat et le poids du traîneau, c'était une charge de près de quinze cents livres à traîner, et fort pesante pour quatre chiens ; d'autant plus que, contrairement à l'habitude des Esquimaux, qui ne les font pas travailler plus de quatre jours de suite, ceux-ci n'ayant pas de remplaçants, devaient tirer tous les jours ; mais les voyageurs se promettaient de les aider au besoin, et ils ne comptaient marcher qu'à petites journées ; la distance de la baie Victoria au pôle était de cent cinquante-cinq milles au plus (2), et à douze milles (3) par jour, il fallait un mois pour la franchir ; d'ailleurs, lorsque la terre viendrait à manquer, la chaloupe permettrait d'achever le voyage sans fatigues, ni pour les chiens, ni pour les hommes.

Ceux-ci se portaient bien : la santé générale était excellente ; l'hiver, quoique rude, se terminait dans de suffisantes conditions de bien-être ; chacun, pour avoir écouté les avis du docteur, échappa aux maladies inhérentes à ces durs climats. En somme, on avait un peu maigri, ce qui ne laissait pas d'enchâner le digne Clawbonny ; mais on s'était fait le corps et l'âme à cette âpre existence, et maintenant ces hommes acclimatés pouvaient affronter les plus brutales épreuves de la fatigue et du froid sans y succomber.

Et puis enfin, ils allaient marcher au but du voyage, à ce pôle inaccessible, après quoi il ne serait plus question que du retour. La sympathie qui réunissait maintenant les cinq membres de l'expédition devait les aider à réussir dans leur audacieux voyage, et pas un d'eux ne doutait du succès de l'entreprise.

En prévision d'une expédition lointaine, le docteur avait engagé ses compagnons à s'y préparer longtemps d'avance et à “s'entraîner” avec le plus grand soin.

“Mes amis, leur disait-il, je ne vous demande pas d'imiter les cour-urs anglais, qui diminuent de dix-huit livres après deux jours d'entraînement, et de vingt-cinq après cinq jours ; mais enfin, il faut faire quelque chose afin de se placer dans les meilleures conditions possibles pour accomplir un long voyage. Or, le premier principe de l'entraînement est de supprimer la graisse chez le coureur comme chez le jockey, et cela, au moyen de purgatifs, de transpirations et d'exercices violents ; ces gentlemen savent qu'ils perdront tant par médecine, et ils arrivent à des résultats d'une justesse incroyable ; aussi, tel qui avant l'entraînement ne pouvait courir l'espace d'un mille sans perdre haleine, en fait facilement vingt-cinq après ! On a cité un certain Townsend qui faisait cent milles en douze heures sans s'arrêter.”

—Beau résultat, répondit Johnson, et bien que nous ne soyons pas très-gras, s'il faut encore maigrir...

—Inutile, Johnson ; mais, sans exagérer, on ne peut nier que l'entraînement n'ait de bons effets ; il donne aux os plus de résistance, plus d'élasticité aux muscles, de la finesse à l'outil, et de la netteté à la vue ; ainsi, ne l'oublions pas.”

Enfin, entraînés ou non, les voyageurs furent prêts le 23 juin ; c'était un dimanche, et ce jour fut consacré à un repos absolu.

L'instant du départ approchait, et les habitants du Fort-Providence ne voyaient pas arriver sans une certaine émotion. Cela leur faisait quelque peine au cœur de laisser cette hutte de neige, qui avait si bien rempli son rôle de maison, cette baie Victoria, cette plage hospitalière où s'étaient passés les derniers mois de l'hivernage. Retrouverait-on ces constructions au retour ? Les rayons du soleil n'allaient-ils pas achever de fonder leurs fragiles murailles ?

En somme, de bonnes heures s'y étaient écoulées ! Le docteur, au repas du soir, rappela à ses compagnons ces émouvants souvenirs, et il n'oublia pas de remercier le ciel de sa visible protection.

Enfin l'heure du sommeil arriva. Chacun se coucha tôt pour se lever de grand matin. Ainsi s'écoula la dernière nuit passée au Fort-Providence.

(A continuer.)

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le costume de la femme se divise, selon nous, en trois ordres : toilette de ville, toilette d'intérieur, toilette de soirée. Chacun de ces ordres se divise lui-même en trois genres : le genre simple, le genre élégant, le genre somptueux.

Dans la toilette d'intérieur, nous plaçons la mise de *petit lever*—de chambre, en un mot—et la tenue de maîtresse de maison dans toutes les circonstances où elle est appelée à remplir ce rôle.

Enfin, la toilette de ville, qui est préci-

(1) 320 livres.
(2) 50 lieues.
(3) 5 lieues.

sément le sujet que nous nous proposons de traiter aujourd'hui, s'étend au costume des petites et des grandes sorties, au costume de promenade, de visite et d'église.

Pour les sorties matinales, le bon goût le plus élémentaire indique suffisamment à une femme de ne se vêtir qu'avec la plus grande simplicité. Ni soie, ni velours, ni dentelle, et jamais une forme excentrique ou une couleur voyante. L'après-midi, au contraire, on s'habille avec recherche, choisissant de belles étoffes pour le costume, des mélanges de laine et velours ou de faille et laine, en ayant soin d'observer cette maxime parfaitement juste que nous devons à M. Charles Blanc :

“Il est de bon goût que la partie la plus riche du costume soit précisément celle qu'on montre le moins.”

Précepte très-bien observé par la mode actuelle, du reste, puisque dans les mélanges dont nous venons de parler, les étoffes de velours et celles de soie sont employées pour le jupon, tandis que les lainages constituent la tunique, la polonaise et le paletot. La tenue d'après-midi s'applique également aux courses dans les magasins et aux visites de société. Avec l'institution des réceptions à jour fixe, il est impossible qu'on n'ait pas une amie à visiter tous les jours : aussi organise-t-on ses sorties en conséquence.

Quant à la mise qu'il convient de faire pour l'église, elle est assez variée et se règle d'après le caractère de la cérémonie pour laquelle on est conviée. Le simple bon sens semble indiquer, par exemple, qu'on ne doit pas s'habiller de la même façon pour une messe d'enterrement que pour une messe de mariage ; nous avons vu cependant commettre cette hérésie tout dernièrement. La cérémonie, il est vrai, était pleine de pompe, l'assistance aussi nombreuse que choisie ; le catafalque, couvert de fleurs, était entouré de hautes personnalités, et la musique militaire alternait ses fanfares éclatantes avec les accords majestueux de l'orgue et les chants de la maîtrise. Mais une toilette presque blanche, accompagnée d'un chapeau garni de roses, au milieu des tentures noires et du deuil général, nous a choquée comme un blasphème. Lorsque ces roses sont venues s'incliner devant la dépouille mortelle, au moment de jeter l'eau bénite, nous ne pouvions en croire nos yeux !

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons de pareils non-sens ; nous pourrions en citer maint autre exemple, nous nous contenterons d'en signaler un. Trois d'unes, la mère et ses deux filles, ont assisté, quoiqu'en deuil, à une messe de mariage où nous nous trouvions : rien n'était plus attristant que de voir ces trois longs voiles de crêpe noir faire tache au milieu de jolis chapeaux empanachés, enrubanés et fleuris.

Au résumé, il est aussi ridicule, aussi déplacé même, de paraître gai à côté de gens tristes que de se montrer larmoyant quand les autres chantent. Conclusion : s'habiller de noir pour assister à un service funèbre ; se faire belle et élégante lorsqu'on est conviée à une bénédiction nuptiale ou à un baptême, puisqu'il est bien entendu que “c'est une fête pour les parents, pour les amis.”

Nous terminerons ces conseils à nos lectrices par une pensée de M. Eugène Chapus : “Le costume exprime tout à tour la richesse, la prétention, la coquetterie, l'austérité, la modestie, c'est-à-dire qu'il a son caractère.” Puis nous décrirons quelques costumes typiques répondant à quelques-unes de ces situations.

Pour sortie matinale, costume en sergé brun. Jupon *rust-terre* (on y revient lentement), garni d'un haut plissé plat. Polonaise entourée d'un galon mohair assorti. Paletot russe en drap bleu marine presque noir, ouvert en biais sur toute la hauteur des devants ; une garniture de large tresse noire et de brandebourgs en passementerie, avec de gros boutons fermant le vêtement, dont les bords inférieurs, le col et le bas des manches sont ornés du même galon. Capote en feutre marron, bordée et garnie de velours brun, avec touffe de plumes sur le côté.

Toilette d'après-midi, promenade ou

visite. Jupon à traîne, en faille brune, terminé par un volant plissé à gros plis creux, moitié saile et moitié lainage damassé, et pointillé de soie blanche. Polonaise faite en cette dernière étoffe, de forme princesse devant et sur les côtés, jusque derrière où le dos se sépare en formant une basque au milieu. La polonaise est drapée d'une façon très-plate au bas de la basque ; les bords en sont ornés, à cinq centimètres de distance, d'un galon broché soie et laine assorti aux nuances de l'étoffe. Les manches, en faille comme le jupon, sont garnies d'un bracelet formé de ce galon. Des boutons de nacre blanche terminent le costume. Un paletot-cuirasse de même tissu, garni comme la polonaise, complète l'ensemble. Chapeau de peluche prune, à fond mou et passe assez enlevée ; dessous, un bandeau de peluche avec une rose thé au milieu d'un nœud ; dessus, un drapé de peluche et une grande plume assortie s'enroulant jusque derrière. Des brins en satin crème servent de mentonnières et se nouent à volonté sous le menton ou de côté.

Toilette noire très-élégante, pouvant servir pour fin de deuil. Jupon de faille noire, à traîne, entouré de trois petits volants de huit centimètres chacun, avec deux volants en plus pour la traîne. Un long tablier en cachemire noir broché de soie grise est coulé au milieu, puis drapé en plis réguliers fixés sur le milieu du jupon derrière. Une belle frange noire, à pomponnettes de satin gris perle, orne les bords du tablier. Gilet Louis XIV, en faille noire, fermé par des boutons gris. Habit en étoffe semblable au tablier, fermé dans le haut devant, de façon à faire un grand écart sur le gilet et le tablier, qui restent à découvert. Un biais étroit en faille grise suit tous les bords de l'habit, remontant au milieu derrière, avec des boutons gris sur ces derniers bords. Les manches sont en faille noire, ornées d'une draperie de faille grise nouée sur le dessus. Comme chapeau, une toque de plumes noires pointillées de gris ; et comme vêtement, une visite de velours noir, doublée de soie grise et garnie de galon marabout en soie noire.

MARY D'AUBERVILLE.

ON NE DOIT PAS LAISSER LE PLUS POUR LE MOINS

A toute heure de votre vie, à tout endroit de votre chemin, appelez-vous, grands et petits, cet adage du bon vieux temps : “On ne doit pas laisser le plus pour le moins.”

“Mais quel est le plus, quel est le moins ? L'important de la vie est de savoir s'y reconnaître, de ne pas se tromper sur la vraie valeur des choses, et de ne pas oublier cet autre adage : “Tout ce qui reluit n'est pas or.”

“Prends garde, petit écolier qui fais l'école buissonnière. La grande salle d'étude est sombre et enfumée, dis-tu, et la leçon est longue et ennuyeuse ; il est plus doux d'errer dans le bois où chantent les oiseaux, où le soleil glisse ses rayons d'or entre les branches vertes. Tu te trompes, enfant ; “tu laisses le plus pour le moins.” La nature est belle, sans doute, mais pour comprendre bien son langage, écoute d'abord longtemps la parole de ton maître. Il te dira quels secrets merveilleux sont cachés dans le brin d'herbe et dans la goutte de rosée, dans l'insecte qui bourdonne et dans le nuage qui passe ; il te dira la grandeur et la bonté de celui qui a fait toute chose, et ton âme éclairée par la science saura bien mieux jouir de la beauté des œuvres de Dieu. Retourne à l'école, enfant : “Ne laisse pas le plus pour le moins.”

—Prends garde, jeune homme qui entres dans la vie et qui hérites sur le choix d'une carrière. “Celle-ci, dis-tu, est honorable, et mon esprit s'y déploierait à l'aise ; je me plaindrai à ses travaux, et je sens que j'y suis propre. Mais quels commencements arides ! que d'années à passer dans la médiocrité ! quelle humble destinée pour longtemps, peut-être pour toujours ! Combien cette autre carrière est plus séduisante : moins de travail, une vie animée, le séjour d'une grande ville avec sa gaieté et ses plaisirs. Et si la besogne manque de charme pour mon intelligence, j'aurai bientôt oublié l'ennui que j'y aurai trouvé.” Prends garde, ami, “ne laisse pas le plus pour le moins.” Ce qui est le plus doux en ce monde, ce n'est pas le plaisir, c'est le devoir ; ce qui importe, ce n'est pas d'échapper le plus souvent possible à ses occupations de chaque jour, c'est d'y trouver sa joie, l'aliment de son esprit et la paix de son cœur ; ce n'est pas d'avoir à sa portée beaucoup de plaisirs, c'est de n'en avoir pas besoin. “Tout ce qui reluit n'est pas or” ; prends garde, ne choisis pas le plaisir à la place du bonheur : ce serait “laisser le plus pour le moins.”